



Rubrique : SKbeau

Toni Morrison, le discours racial à l'épreuve du travail du signifiant

Sébastien Dauguet

« Écrire et lire, pour un écrivain, ce n'est guère distinct. »

Toni MORRISON, *Playing in the Dark*

Née en 1931 à Lorain dans l'Ohio, Chloe Wofford, dite Toni Morrison, grandit dans une famille ouvrière de quatre enfants ¹. Ses ancêtres sont esclaves. Peu de détails lui sont explicités quant à leur vécu. Brillante, elle effectue des études universitaires et soutient une thèse sur William Faulkner et Virginia Woolf. Devenue professeur d'Université, elle se tourne ensuite vers le travail d'édition, et est notamment à l'origine de la publication d'écrits autobiographiques majeurs, dont ceux de Mohamed Ali ou encore d'Angela Davis. La question afro-américaine insiste dans son parcours. Divorcée, mère de deux fils, elle se tourne progressivement vers la fiction. Elle souhaite écrire des œuvres qui ne correspondraient pas à ce qu'elle lit. Elle indique vouloir d'abord écrire pour la communauté afro-américaine et publie son premier roman, *L'Œil le plus bleu*, à l'âge de trente-neuf ans, après un travail acharné. Elle veut comprendre la haine de soi qui est au fondement de certaines trajectoires : en particulier, le fait que certaines personnes n'assument pas leur couleur noire.

T. Morrison déplie sa problématique dans *Playing in the Dark* puis *L'Origine des autres*, et fait une lecture érudite et politique d'auteurs tels que Herman Melville, Edgar Allan Poe, W. Faulkner, Ernest Hemingway. Selon elle, l'écriture blanche, profondément masculine, a toujours masqué quelque chose de la présence afro-américaine sur le territoire des États-Unis. Elle, qui n'a jamais douté de ses talents, prend appui sur la lutte pour les droits civiques afin d'offrir de nouvelles figurations, plus subversives, du personnage noir. Elle se saisit de la fin du patriarcat qui se dessine pour introduire un savoir sur la question féminine et se fait un nom de plume à partir de son prénom de baptême « Anthony » et du nom de famille de son ex-époux. T. Morrison reçoit de nombreux prix dont le National Book Critics Circle Award pour *Le Chant de Salomon*, le Pulitzer pour *Beloved* puis le Nobel

1. Concernant les éléments de la biographie de Toni Morrison, cf. Denard C. T. (dir.), *What Moves at the Margin. Selected Nonfiction*, Jackson, University Press of Mississippi, 2008 & Morrison T., *The Last Interview and Other Conversations*, Brooklyn, Melville House, 2020. Cf. aussi les articles publiés dans la presse et disponibles sur internet.

de littérature en 1993. C'est ailleurs que dans l'aura qui entoure l'œuvre qu'il s'agit de saisir toute sa force.

Le choix des mots

Dans ses écrits, T. Morrison ne cesse de rappeler l'importance de toujours choisir ses mots. Elle refuse d'être intégrée à la tradition littéraire blanche qui fait d'elle l'héritière de W. Faulkner. Elle refuse d'être considérée comme une auteure de la race du fait qu'elle ne cesse de déjouer les codes racistes qui ont cours dans la culture américaine mais aussi l'étiquette d'écrivaine féministe. Presque tous ses livres, explique-t-elle, partent d'une image, d'abord confuse, et d'un problème pratique, sa mise en mots. *L'Œil le plus bleu* tire son origine du souvenir d'une fillette qui voulait acquérir les yeux bleus des actrices blanches. Quant à l'infanticide au cœur de *Beloved*, il est inspiré d'un article de journal, de même que *Jazz* est un roman suggéré par un fait divers. T. Morrison explique que sa vérité est toujours celle qu'elle parvient à transmettre dans la langue, expliquant de façon détaillée ses choix de signifiants ou au contraire son refus d'en utiliser certains. Dans *La Source de l'amour-propre*, elle précise dans quel contexte elle a terminé *Beloved*, après de multiples hésitations. On saisit aussi par cet ouvrage quelles difficultés elle a rencontré pour effacer des indices de la dite race de ses personnages dans *Récitatif* et, ultérieurement, dans *Paradis*. Le style de T. Morrison interroge les normes et les genres romanesques. Il est tantôt lyrique, tantôt épique, et peut à l'occasion devenir plus réaliste, parfois aussi fantastique ou gothique. Elle use de mythes africains pour déstabiliser le lecteur, ancrer son œuvre dans une autre tradition, donner chair à la culture noire. Plus elle avance, néanmoins, plus elle vise la charpente plus que le sens. Selon elle, ses derniers romans, *Un don*, puis *Home* et enfin *Délivrances* sont brefs, car elle s'approche de la mort. Éduquant ses deux fils, T. Morrison se lève avant l'aube, écrit, rature, corrige, modifie, réécrit. À la fin, elle réduit.

Lorsqu'elle prononce son « Discours de Stockholm » à l'occasion de la remise du prix Nobel², T. Morrison témoigne de la complexité de son engagement, de ce qui la meut, par un recours précis à la métaphore et à l'allégorie. Au départ, il y a une image : des enfants s'adressent à une vieille femme aveugle qui doit deviner s'ils ont en main un oiseau vivant ou mort. Le déclenchement de la parole engage la part intime de chacun ; les faux-semblants, l'empathie, l'irrespect, l'agressivité, le doute, le soupçon sont de la partie. L'image de l'oiseau, mort ou vif, est enserrée dans la langue, avant d'être creusée, traversée, vidée. Dans les discours de T. Morrison, la dimension de l'oralité est en jeu : le mot est saisi au bord des lèvres, pétri, pour que puisse en sourdre le vivant, la part vocale, jouissance, dans une chaîne langagière qui donne tout son poids à son éphémère matérialité. La pensée des enfants et de la vieille femme s'élabore par le travail du signifiant, le sens n'apparaît pas de prime abord, il se déploie de part et d'autre, il y a une part d'énigme qui met tous les sujets au travail. Tel le savoir inconscient, le savoir qui s'élabore entre les personnages prend de nombreux détours avant que quelque chose ne se révèle neuf. La ponctuation finale, par la vieille dame aussi décompletée que les enfants, est une position éthique, car elle exige la responsabilité.

2. Morrison T., *La Source de l'amour-propre*, Paris, Christian Bourgois, 2019, p. 135-144.

Donner vie à la langue

Dans ses romans, au-delà de l'imaginaire, ce sont les mots qui ont la part belle, qui sont hissés sur le devant de la scène grâce à un effort continu d'invention, de sublimation, qui cerne le réel et le voile pour partie. Cela n'est possible qu'à partir d'une prise de conscience notable : la langue peut aussi devenir « sujette à la mort³ », c'est-à-dire être mortifiée et mortifiante, quand ceux qui en usent la figent à des fins de pouvoir autoritaire. T. Morrison ne cesse de chercher à déjouer les pièges du signifiant, elle le met au travail, le frappe de multiples particularités. Ses romans exaltent les déroulés de la langue qui revient sur elle-même, toujours autrement, pour défaire les points de fixation, retrouver ses sonorités premières. Dans *L'Œil le plus bleu*, *Beloved*, *Jazz* la narration prend une dimension psychanalytique, elle intègre un savoir sur le travail du signifiant, ses déplacements et ses avancées, le sentiment de perte, de deuil toujours à refaire. Les sujets, qui se prêtent au travail de la remémorialisation dans l'œuvre ressortent modifiés, comme décalés de leurs impasses. Ce travail de dévoilement du sujet à lui-même et des soubassements de l'intrigue dans le rapport au lecteur est un fil essentiel qui traverse toute l'écriture de T. Morrison. Elle signe ainsi son opposition avec le moi héroïque de la culture américaine et avec la quête du *happy end* classique. La langue fait constamment retour sur elle-même et ouvre à des virtualités toujours imprévues. T. Morrison prend appui sur l'ambiguïté, l'équivoque, au creux des mots, elle infléchit leur musique pour offrir des horizons encore inexplorés.

Les choix de T. Morrison détonnent dans la littérature américaine, car elle fait de ses personnages afro-américains des êtres de papiers apparemment sujets à une responsabilité propre. Là où, comme dans la tradition afro-américaine, les protagonistes peuvent être d'abord marqués par une schize entre une identité intime au bord de la destruction et une identité factice tournée vers l'idéal des maîtres, ils effectuent un parcours propre, une odyssee singulière, qui les rend à leurs tours auteurs de leur destinée. T. Morrison démontre ainsi que les êtres ne sont pas tant objets que sujets au langage, sujets du langage, sujets divisés par le langage, et ce, au même titre les uns que les autres, quelles que soient leurs postures ou leurs impostures. La trajectoire de T. Morrison nous enseigne : quant à la force contenue dans l'acte de création, littéraire notamment, quand il refuse de céder sur l'insondable du désir qui nous anime et qui sape les identifications, c'est-à-dire quand il renvoie au *parlêtre* la part de mystère que recèle son existence terrestre.

3. *Ibid.*, p. 136.